Asticou

Cahier n° 17 Avril 1977

L'ancien chantier municipal, maintenant le Théâtre de l'Île rue Wellington, Hull -- Guy Laliberté, 1970. (photo Michel Cloutier)

SOCIÉTÉ HISTORIQUE DE L'OUEST DU QUÉBEC
C.P. 1007, Hull (Québec)

La Société historique de l'ouest du Québec publie depuis juin 1968 un cahier périodique, intitulé ASTICOU, premier toponyme de la ville de Hull, consigné par Champlain dans le récit de son premier voyage aux Chaudières le 13 juin 1613. ASTICOU est en effet un mot algonquin qui veut dire "chaudière".

La Société historique de l'ouest du Québec

Succédant à la Société historique du nord de l'Outaouais (1935-1938), la Société historique de l'ouest du Québec s'est fixé dès le début de sa fondation les objectifs suivants:

a) étudier et faire connaître l'histoire de l'ouest du Québec;

b) recueillir, classer et conserver tous ouvrages, documents et objets se rattachant de près ou de loin à l'histoire de la région outaouaise;

c) exercer, dans les limites de ses capacités, des pressions auprès des corps publics de l'ouest du Québec en vue de l'érection de plaques ou monuments commémoratifs, et de l'aménagement de musées d'intérêt historique régional;

d) publier sous forme de cahiers périodiques le résultat de ses travaux, et ainsi stimuler la recherche et l'intérêt public à l'égard de l'histoire régionale;

e) collaborer avec les divers organismes représentatifs de l'Outaouais québécois dans le domaine toponymique et touristique.

La Société historique de l'ouest du Québec exerce son activité surtout dans les cinq comtés suivants du Québec: Pontiac, Hull, Gatineau, Labelle et Papineau. Toutefois, rien ne l'empêche de s'intéresser à l'ensemble du territoire québécois.

Rédacteur en chef: Jacques Gouin
Rédacteur adjoint: Jacques Pelletier
Publiciste: J.-André Hébert
Archiviste: Jean-Paul Moreau
Administration et abonnements: Jacqueline Ménard

SOMMAIRE

Avant-propos -- Jacques Gouin 1

Guy Laliberté, peintre -- Pierre Pelletier 3

Edgar Allan Poe, un plaidoyer pour l'histoire -- Jacques Pelletier 15

Le dossier de la petite histoire -- Le Château de Ramezay, Antonio Pelletier et l'École littéraire de Montréal -- Jacques Pelletier 19

La Mission Sainte-Marie-des-Hurons -- Jacques Pelletier 29

Comptes rendus: Deux ouvrages de Jacques Gouin -- Séraphin Marion 30

Chronique de la S.H.O.Q. -- Louis-Marie Bourgoin 37

Avant-propos

Un article du *Ottawa Journal*, en date du 20 janvier 1977 et signé Richard Gwynn, se terminait par quelques flèches du Parthe, c'est-à-dire par des commentaires fort déplaisants sur les historiens canadiens-français. Ce monsieur déclarait notamment que si les Québecois ont beaucoup écrit sur eux-mêmes, leurs ouvrages historiques tendent à n'être qu'idéologiques, psycho-sociologiques, ou encore tout simplement "barbants" ("just plain dull"). Évidemment, comme une hyène piquée au vif, j'ai bondi d'indignation devant de telles généralisations, et j'ai fait paraître une réplique aussitôt*.

J'ignore encore jusqu'à quel point j'ai pu éclairer la lanterne obnubilée de M. Gwynn. Tout ce que je sais, c'est qu'il continue de s'écrire et de se publier de nombreux ouvrages historiques, - pas ennuyeux du tout, - tant au Québec que dans l'ensemble du Canada français. Je rappelle en outre qu'une cinquantaine de sociétés historiques régionales, groupées en une fédération québécoise, continuent d'oeuvrer patiemment mais efficacement, afin d'éveiller et d'éclairer le gouvernement du Québec en matière de patrimoine historique.

Or, la Société historique de l'ouest du Québec est, depuis plus de dix ans, à l'avant-garde de ce travail de sensibilisation, non seulement auprès du gouvernement québécois, mais de toutes les couches de la population, qu'elles soient sensibles ou non à nos valeurs culturelles irremplaçables, et précisément irremplaçables parce qu'uniques en Amérique du Nord.

Nos cahiers *Asticou* continuent de frayer leur petit bonhomme de chemin, même jusque dans les plus savantes universités d'Amérique et d'Europe.

Notre dernière livraison (n° 16), parue en septembre 1976 et consacrée au rôle du clergé catholique dans notre histoire, nous a valu de nombreuses réactions encourageantes. Il s'agissait d'un numéro spécial qui n'avait rien à voir à notre contexte outaouais.

Cette fois-ci, avec ce n° 17, nous revenons en quelque sorte à notre tradition première. Ainsi, nous publions un long article bien documenté sur un artiste hullois du nom de *Guy Laliberté*, par Pierre Pelletier, fils de notre rédacteur en chef adjoint, Jacques Pelletier. Nous publions également un dossier sur la restauration du Château de Ramezay, lequel rappellera le souvenir de plusieurs écrivains de la région outaouaise qui furent jadis membres de l'École littéraire de Montréal. Bref, nous espérons continuer à intéresser et à stimuler nos fidèles lecteurs.

Ce que nous aimerions souhaiter, en terminant, ce serait de recevoir plus de commentaires de nos lecteurs, - bienveillants ou non, - ainsi que des articles plus nombreux.

En ce premier trimestre de l'année 1977, nous espérons que nos cahiers *Asticou* continueront à se multiplier et à prospérer.

Le rédacteur en chef,

Jacques Gouin

---

* Voir **Ottawa Journal** du 22 janvier 1977.

Guy Laliberté
peintre *

Guy Laliberté naît de la belle et simple histoire d'amour de Rosario Laliberté et de Simone Blais le 20 août 1930[1].

La maison de sa tendre enfance, au 40 de la rue Lévis, disparaît comme beaucoup d'autres des quartiers du Vieux Hull à la suite d'importantes transformations[2].

Guy Laliberté garde quelques vagues souvenirs de son père qui meurt trop tôt en 1932 à l'âge de 28 ans et 6 mois d'un mal qui lui ronge la gorge[3]. A en juger d'après les lettres émouvantes qu'il adresse à sa mère et à sa soeur alors qu'il est hospitalisé à Ste-Foy (Québec), il était un brave et pieux homme[4].

La mère de Guy Laliberté, Simone Blais, se remarie en 1935 avec Dona Savoie, qui en est lui aussi à ses secondes noces. Guy Laliberté hérite du même coup d'un demi-frère, Dona Savoie, de deux demi-soeurs, Rita et Hélène Savoie, et d'un frère par alliance, Robert Savoie, né du premier mariage de Dona Savoie[5]. C'est au sein de cette nouvelle famille, presque miraculeusement trouvée, que Guy Laliberté passe une enfance relativement heureuse. Vers la fin de 1939, la famille entière déménage à Maniwaki, petite municipalité au nord de Hull. Guy Laliberté a neuf ans et comme tous les petits garçons de cet âge, apprend à servir la messe à l'église de la paroisse du Christ-Roi, sous l'oeil vigilant de son cousin, le Frère Isaïe, frère Oblat de Marie-Immaculée, qui est responsable de différents travaux, dont la tenue d'un jardin, l'élevage des poules, etc.

Son père adoptif trouve un nouvel emploi. Ils reviennent tous dans la région à Ironside, puis au début de 1947 à Hull, au 31 de la rue Iberville.

Guy Laliberté fréquente l'école primaire sans grand enthousiasme. Il se confie peu aux gens de son entourage. Il rêve. Il bricole. Il est déjà fasciné par la mécanique, par le jeu facile des avions. Deux années se suivent sans grands heurts et c'est la rupture. Sa mère est hospitalisée. Son père adoptif lui aussi étant très malade, on le confie à la grand-mère paternelle, Angelina Morin, qui a un logis au coin du boulevard du Sacré-Coeur et de la rue Dollard; le capitaine Audette, chef des pompiers de la Ville de Hull, occupe le bas de la même maison.

---

* Ce texte, présenté en primeur, de même que les photos, font partie intégrante d'un livre qui paraîtra prochainement sur l'oeuvre de Guy Laliberté et restent la propriété de l'auteur.

Le peintre Guy Laliberté. *(photo Hubert Potvin)*

Malgré sa bonne volonté, la tâche devient trop difficile pour cette vieille dame et Guy Laliberté est placé à l'orphelinat St-Joseph dirigé par les Soeurs Grises à Ottawa. Bousculé, désorienté, Guy Laliberté vit un sens amer d'abandon. Il connaît au cours de ces longs mois silencieux un isolement profond qui le fait mûrir.

Il est heureusement de retour à la maison familiale, rue Iberville, à la fin de l'année 1945. Guy Laliberté jouit alors d'une période mouvementée et riche en émotions. Avec de nombreux camarades. Ronald et Aymé Laprade, Bing Larose, Joe, Lucien Lauzon, Claude Bélanger, Momon Limoges, Royal et Colette Fournier, Marcel Gaudreault, Dona Savoie, Robert Bélanger, ils construisent des mondes au sein de ces ruelles, de ces cours étroites, de ces hangars désaffectés. C'est la fête. On se bouscule. On profite des jours heureux. Guy Laliberté s'éveille de plus en plus. Il s'adonne à de multiples activités.

Son père obtient en échange de services rendus au gérant de l'Hôtel Bank, rue Eddy, un piano qui devient rapidement le centre de regroupement de musiciens en herbe. Le jeune Aurèle Lecompte qui a encore du mal à rejoindre les pédales du bout de ses pieds, Alfred Lacelle, accordéoniste de grand talent et Guy Laliberté passent plusieurs heures à jouer les airs de l'heure ou à inventer des compositions hors de l'ordinaire. A tour de rôle, un joue du piano, l'autre à la batterie. Sans formation musicale mais possédant des dons certains en musique. Guy Laliberté pratiquera toujours le piano. Depuis 1975, il joue aussi de l'accordéon. Il connaît quelques bonnes centaines de compositions de musique populaire et de folklore qu'il peut reprendre à son aise.

Guy Laliberté s'inscrit à l'Académie de La Salle en 1946. Il y fait deux années. Sa septième année terminée, il décide de partir avec son cousin Roger Barnes afin de s'inscrire au Mont de la Salle à Rivière des Prairies en ayant bien l'intention de devenir frère des Écoles Chrétiennes.

Il s'y perd un peu, ne se sent pas heureux, s'ennuie et ils reviennent tous les deux à Hull à la fin de 1948 à l'annonce de la mort de la mère de son cousin. Guy Laliberté abandonne l'école pour raisons de santé. Une bonne partie de son adolescence est marquée par le sceau de la maladie. Il en tire un sens de l'humour, une grande tenacité et une remarquable saisie du réel. Encore une fois balayé par les événements, Guy Laliberté rencontre au cours de ces années plusieurs personnages qui l'influencent de façon définitive. Malgré ses difficultés, il peut toutefois se consacrer à différents travaux qui ne l'épuisent pas trop. Il travaille en 1951 en qualité de serveur de table sous Monsieur McKinnon à la résidence du Gouverneur Général, Son Excellence Lord Alexander of Tunis. Il y reste un hiver et un été. Il en profite pour brosser quelques huiles qui sont parmi ses premières. Il peint la pointe de la rivière Outaouais vue du Belvédère, les sous-bois du Parc Rockliffe. Son patron le présente un jour au Gouverneur Général qui fait de la peinture dans

la plus pure tradition anglaise et qui lui prodigue de nombreux conseils. Cette rencontre valorise Guy Laliberté qui doute encore de son talent.

Les années passent. Guy Laliberté connaît les chutes, rechutes, les temps d'arrêt, les moments de convalescence. Il se fiance tout de même en 1954 à Madeleine Rainville qui meurt l'année suivante à l'âge de 21 ans. Guy Laliberté est violemment ébranlé. Il se cherche fièvreusement une voie. Constatant son désarroi, et faisant preuve d'une clairvoyance raffinée, Monseigneur Napoléon Gélineau de l'Archevêché d'Ottawa le présente à l'artiste-décorateur Georges Ayotte qui lui offre un emploi à temps partiel. Guy Laliberté y travaille fréquemment au cours des mois qui suivent. Ces séjours à l'atelier de Georges Ayotte sont de véritables occasions de trouvailles techniques.

C'est là, sous les yeux vigilants du maître, que Guy Laliberté reçoit une certaine formation technique. Il y apprend à contrôler sa fougue, exerce un tracé à la fois plus naturel et soigné. Il se familiarise avec les rudiments de la composition et de la mise en page. Il pratique le dessin.

Guy Laliberté est maintenant rétabli physiquement. Il se remet peu à peu de sa détresse morale. Il vit toujours avec sa mère et ses deux demi-soeurs, rue Carrière. L'ennui le serre quelquefois de trop près. Le travail à l'atelier de Georges Ayotte n'est pas suffisant et Guy Laliberté, par la force des choses, saute d'un emploi à l'autre. Il est ainsi poussé par les circonstances à travailler à titre de "tourne-clé" et ensuite de constable à la prison de Hull à Val-Tétreau. Il y rencontre Tom Larabie, personnage légendaire dans l'histoire de la police de la province de Québec. Parrainé par Jean-Édouard Rainville, fondateur da la Caisse Populaire St-Joseph de Hull, Guy Laliberté est accepté le 25 avril 1955 parmi les rangs des Chevaliers de Colomb. Las d'une certaine routine et sentant de plus en plus le besoin de faire peau neuve, Guy Laliberté décide de partir vers l'Ouest. Il a la chance de trouver un emploi à Jasper. Il y passe les étés de 1956 et 1957. Il travaille durement. Au cours de ses temps libres, Guy Laliberté se donne entièrement à la peinture. Sa palette s'éclaircit. Il fait d'excellentes huiles dans lesquelles il s'affirme comme un paysagiste remarquable. Les Rocheuses, la Rivière Athabaska, le Mont Whistler dans le parc Jasper sont ses thèmes préférés. Revenu à Hull, il continue à fréquenter l'atelier de Georges Ayotte qui, en plus d'être un centre de productions de qualité, devient de plus en plus un véritable centre de formation pour plusieurs artistes de la région. Aux mois de septembre et octobre 1957, Guy Laliberté travaille au Service du Canadien National comme chauffeur B-1. D'une chose à l'autre, il se met en contact avec le major Lamoureux, Gentilhomme Huissier de la Verge Noire, qui l'embauche comme messager au Sénat sur la colline parlementaire à Ottawa. Et en 1958, il est accepté au sein de la force constabulaire au Parlement. Il y est depuis cette date. Ce cadrage, cette stabilité lui permet d'harnacher ses loisirs en fonction de la peinture.

Le 28 novembre 1957, Guy Laliberté envoie une lettre au secrétaire de la Princesse de Monaco dans laquelle il lui fait part de son intention de

peindre un portrait d'elle[7].

En réponse à cette lettre, le secrétaire de la Princesse informe Guy Laliberté par une lettre datée du 3 décembre 1957 que la Princesse de Monaco est prête à accepter ce tableau. Guy Laliberté lui fait parvenir une seconde lettre datée du 23 janvier 1958 dans laquelle il lui dit que le portrait lui sera envoyé dans un délai d'un mois. La Princesse accepte simplement et lui exprime dans une très belle lettre sa vive reconnaissance[8]. Guy Laliberté jubile à la vue de cet accueil chaleureux. La Presse canadienne a tôt fait de se saisir de l'événement. La nouvelle sera sans lendemain.

Guy Laliberté travaille activement dans le domaine de la peinture. Son cheminement se précise. Il crée graduellement un équilibre entre son travail de fonctionnaire et son travail créateur. Il lit énormément, complète le peu de culture qu'il a reçue. Marcelle Savard, secrétaire du sénateur Jean-François Pouliot, qui à sa mort retournera vivre à Rivière-du-Loup d'où elle est originaire, lui dactylographie dans ses temps libres des centaines de pages de citations, de passages tirés de ses lectures qui portent avant tout sur les peintres et leurs réflexions sur une multitude de sujets. Guy Laliberté commence enfin à respirer. Grâce à la généreuse initiative de Jean Belleau, Guy Laliberté participe en 1958 à sa première exposition de groupe au théâtre "Le Grenier", rue Laurier à Hull. On y retrouve entre autres Madeleine Leblanc, Louis d'Auteuil, fondateurs des Compagnons de l'art[9]. Il y fera un peu plus tard, c'est-à-dire du 4 au 27 juin 1962, une exposition solo. Les expositions se succèdent. Il expose en groupe au cours des années 1958 et 1959 à la Little Gallery, rue Sparks. Il rencontre Jean Dallaire à plusieurs reprises de 1957 à 1960, qui l'invite fortement à créer un monde imaginaire dégagé de toutes influences. Dallaire partage à cette époque un atelier, rue Queen, avec Gérard Trottier et Duncan de Kergommeaux.

Guy Laliberté fait un voyage de pêche[10] au mois de juin 1960 au Lac Cayamant dans le Comté de Pontiac. Il y rencontre Huguette Bergeron[11] qui travaille pour Mme St-Denis à l'Hôtel du village. Ils se fréquentent un an et ils se marient le 26 août 1961.

Guy Laliberté continue son travail de peintre. Il peint de trois à quatre heures tous les jours de la semaine malgré les exigences de son emploi. Sa production augmente d'année en année. Au cours des fins de semaines et de ses vacances, il travaille sans arrêt.

Il expose en 1963 à l'Institut canadien-français, rue Dalhousie à Ottawa et, l'année suivante, il est nommé membre à vie de l'Institut. Les expositions se multiplient. Avec une patience et une cohérence singulières, l'oeuvre de Guy Laliberté commence à prendre forme. Grâce au recul des années, à travers un foisonnement perpétuel d'idées, de retours, de reprises intéressantes, il est possible d'entrevoir un style qui chevauche environ trois grandes périodes[12].

Les trouvailles d'une période sont souvent appliqués à une autre période et il y a souvent au sein d'une même période des volte-face et des

sauts en arrière. En analysant cette oeuvre, un critique a tôt fait d'éviter de durcir ces périodes.

Guy Laliberté fait l'achat d'un chalet en 1967 sur le bord du petit lac Bigelow à quelque trois kilomètres de Notre-Dame-du-Laus. Au creux de cette retraite, il peint intensément tout en s'adonnant à la pêche ou à la chasse selon les saisons[13].

Au mois de juillet 1969, Guy Laliberté et sa femme voyagent en Europe. Ils visitent l'Italie, la Suisse, l'Allemagne, l'Espagne et la France. Guy Laliberté voit trop de choses, trop de couleurs en peu de temps. A son retour, il est pendant quelques mois incapable de peindre. Les activités reprennent. Il digère son voyage. Du 3 au 26 octobre 1970, la Maison des Arts, la Sauvegarde présente une partie de son oeuvre[14].

De 1970 à 1975, Guy Laliberté aborde plusieurs recherches visuelles et expose à un rythme vertigineux. On le voit ainsi tour à tour exposer dans différents endroits des villes de Hull, Gatineau, Ottawa, Montréal. Déjà boursier du Conseil des arts du Canada en 1968[15], Guy Laliberté reçoit une bourse du Ministère des Affaires Culturelles du Québec en 1974. Guy Robert, critique québécois bien connu, le mentionne au passage dans son livre intitulé *L'art au Québec depuis 1940,* publié en 1974.

Les tableaux de Guy Laliberté font maintenant partie de plusieurs collections privées au Canada, aux États-Unis et en Europe. Ses deux dernières expositions majeures, celle de l'Institut canadien-français,rue Dalhousie à Ottawa, en décembre 1975, et celle de la Galerie de l'École secondaire La Salle, en mars 1976, la première retrospective de ses oeuvres, laissent entrevoir de larges perspectives d'évolution et des percées vers de rares dimensions de l'imaginaire. La qualité de son oeuvre ne cesse de se déployer.

Venu d'un monde aux origines modestes, Guy Laliberté garde toujours, malgré la prétention des modes, une simplicité qui caractérise la fantastique projection de ses visions.

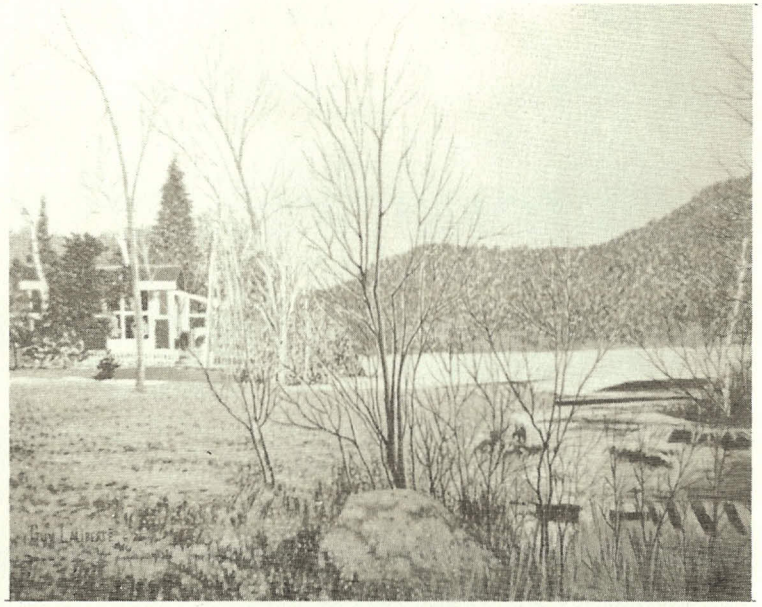
Pierre Pelletier*

---

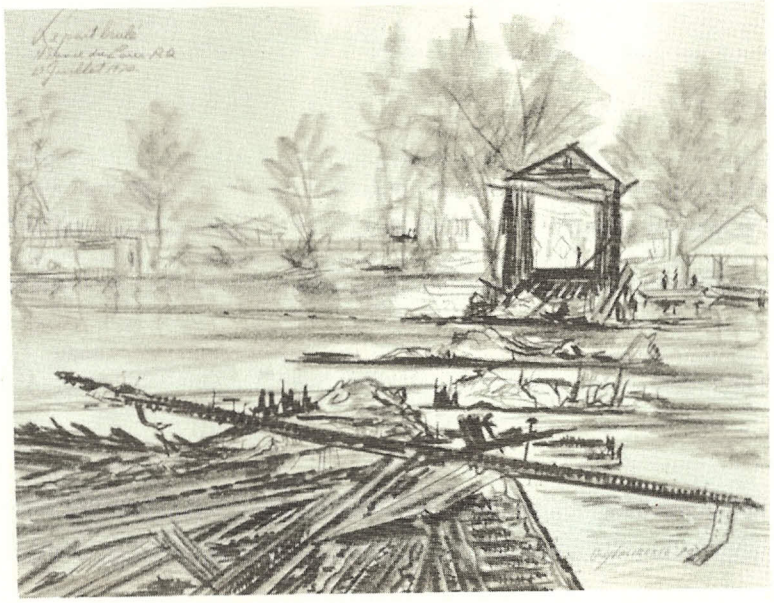
* Né à Hull le 13 décembre 1946, Pierre Pelletier est le fils de Jacques Pelletier, ancien Chef de la Traduction des Débats de la Chambre des communes et du Sénat, et le petit-fils d'Antonio Pelletier, écrivain, poète et médecin à Hull. Il a fait ses études à l'Université d'Ottawa où il a obtenu son baccalauréat ès Arts et sa maîtrise en Philosophie et il est maintenant inscrit à son doctorat. Pierre Pelletier est co-auteur, avec Serge Fuertes et Georges Tissot, d'un recueil de poésies dédié à la mémoire de Louis Raby. Sous la rubrique *Arts et spectacles,* il fait paraître chaque samedi dans le journal *Le Droit* une critique des expositions que présentent les artistes dans les nombreuses galeries de la région. Peintre lui-même, Pierre Pelletier a exposé ses oeuvres à Ottawa, Sudbury et Montréal.

La rue Langevin, Hull, 1971. *(photo Michel Cloutier)*

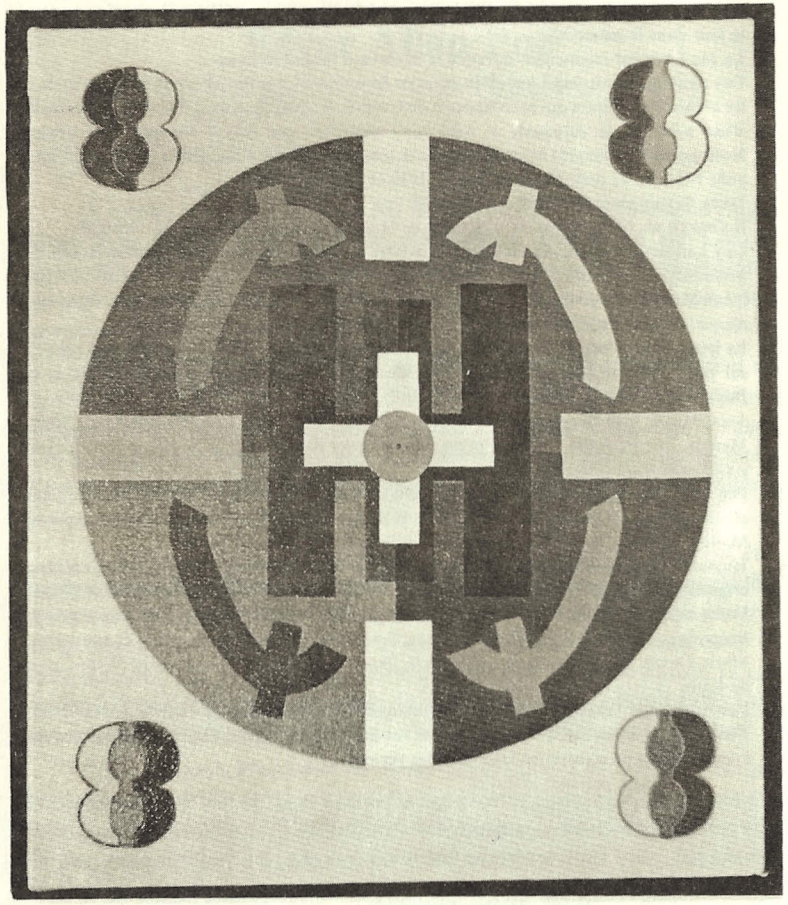
La rue de l'église, Notre-Dame-du-Laus, 1970. (*photo Michel Cloutier)*



"Mon Chalet", lac Bigelow, Notre-Dame-du-Laus, 1970.
(photo Michel Cloutier)



Le pont Brûlé, Notre-Dame-du-Laus, 1970. *(photo Michel Cloutier)*



"Sans titre", 1972. *(photo Michel Cloutier)*

Références

1 Le père de Rosario Laliberté était connu sous le nom de Joseph Laliberté. Il était originaire de Ste-Anne de Dorchester; sa mère, Angelina Morin, venait de l'Anse au Griffon en Gaspésie. Le père de Simone Blais, Isidore Blais, était né à Hull; sa mère, Adélaïde Desjardins, avait vu le jour dans la même ville.

2 La rue Lévis est maintenant devenue le boulevard du Sacré-Coeur.

3 Des renseignements, ainsi que ceux qui sont donnés dans le présent travail, se trouvent dans les archives du peintre qui se composent de comptes rendus, de lettres, d'articles, de résumés, d'une multitude de documents et d'une série d'entrevues que nous a accordées Guy Laliberté.

4 Nous possédons cinq (5) lettres écrites de la main de son père et datées du 2 avril 1931, du 7 août 1931, du 21 août 1931, du 2 mars 1932 et du 6 mars 1932.

5 Dona Savoie meurt en 1952, à l'âge de 46 ans.

6 Il s'inscrit en 1957 à l'Institut technique de Hull. Il n'y reste que quelques semaines.

7 Guy Laliberté a fait, tout au long de sa carrière de peintre, des portraits très intéressants de personnages légendaires, par exemple Aurèle Bruyère, draveur de Notre-Dame-du-Laus, mentionné dans la chanson de Félix Leclerc, *la Drave*. Il a aussi fait de nombreux portraits d'amis, de gens de la famille, etc.

8 La lettre de la Princesse Grace Kelly datée du 30 avril 1958 et tous les documents qui portent sur cette question font partie du dossier de Guy Laliberté conservé aux Archives de la Bibliothèque de la Galerie Nationale.

9 Jean Bénac, Jean Bergeron, Jean Boulay, Monique Bourdeau, Carmen Dubrulle, Claude Mennie, Lise Paquette, Claude Potvin, Jean-Charles Roy, Claudette Séguin et Jean Trebon y exposent leurs oeuvres.

10 Peu avant ce voyage, à la suite des conseils du major Lamoureux, Guy Laliberté se joint comme officier de réserve au Régiment de Hull, dont le lieu d'activités est toujours situé au Manège Militaire de Hull, à l'angle des boulevards St-Joseph et Taché.

11 Huguette Bergeron est née le 30 mars 1932 à Notre-Dame-du-Laus. Sa mère, Laura Vallière, originaire du même village, avait pour père Amédée Vallière, lui aussi originaire de Notre-Dame-du-Laus, et pour mère, Eugérina David, de Val-des-Bois (Québec). Son père, Antoine Bergeron, qui était de Notre-Dame-du-Laus, avait pour père Adélard Bergeron et pour mère, Marie David, deuxième femme d'Adélard Bergeron, tous les deux étant de Notre-Dame-du-Laus.

12 Voir à ce sujet l'excellent travail de Véronique Vézina intitulé *Guy Laliberté: 1955-1973. Évolution de son oeuvre et chronologie de ses activités artistiques*. Elle divise l'évolution de l'oeuvre de Guy Laliberté en trois grandes périodes:

Première période: 1955-1967
- 1 Le réalisme
  - a) Les portraits
  - b) Les paysages figuratifs
- 2 L'irréel
  - a) Les paysages imaginaires
  - b) Les paysages semi-abstraits

Deuxième période: 1967-1972
- Les collages

Troisième période: 1972-1973
- 1 La phase acrylique
- 2 La phase des petits ensembles
- 3 La phase des reliefs

Ce travail, daté de mars 1973, a été déposé au Centre de recherche en arts visuels de l'Université de Montréal.

13 Marie-Paule Allaire, propriétaire du moulin à scie sur la Rivière-du-Lièvre a de nombreux dessins de Guy Laliberté, inspirés à partir de sites de cette région.

14 Les oeuvres de Guy Laliberté se trouvent au rez-de-chaussée et celles de Barry Smylie, au premier étage de la Maison des arts, la Sauvegarde.

15 Alfred Pellan, peintre, et Jean-René Ostiguy, historien de l'art et peintre, ont parrainé Guy Laliberté à cette occasion.

Edgar Allan Poe

Un plaidoyer pour l'histoire

À quinze ans, j'étais fasciné par les *Histoires extraordinaires* d'Edgar Allan Poe que je lisais dans la merveilleuse traduction de Charles Beaudelaire. Plus tard, j'ai lu dans le texte avec une admiration grandissante ses contes fantastiques, ses romans d'aventures et ses romans policiers, mais surtout ses poèmes mystérieux et captivants, dont *The Raven*, le plus connu.

On sait qu'Edgar Allan Poe, ce maître dans l'art du macabre et du fantastique, a inspiré bon nombre d'auteurs réputés, entre autres Maurice Leblanc, Gaston Leroux, Arthur Conan Doyle et même, chose assez surprenante, Jules Verne qui a charmé notre jeunesse par ses belles histoires. C'est dire que la pensée d'Edgar Allan Poe a imprégné toutes nos premières années.

À partir de là, je m'étais toujours demandé où avait vécu cet être exceptionnel, dans quel cadre quotidien avait évolué celui que je considère comme le plus grand poète américain, à quel endroit il s'était brisé le coeur et usé le cerveau jusqu'à mourir de *delerium tremens* à 39 ans pour entourer de soins attentifs une jeune épouse chérie qu'il savait atteinte de phtisie, ce mal mortel à l'époque. Le destin tragique du poète m'avait touché tout autant que son oeuvre; aussi décidai-je un jour d'aller me receuillir sur sa tombe.

La distance de Hull à Baltimore est de 650 milles à peine en passant par *l'Interstate* 81, ce qui est bien peu pour nos grosses voitures. Chacun sait que Baltimore, au Maryland, à 30 milles de Washington, est aujourd'hui une ville de plus d'un million d'habitants. Eh bien! au centre de la ville, dans la rue Fayette, à l'ombre d'une très vieille église presbytérienne, se trouve le monument élevé à la mémoire d'Edgar Allan Poe, grâce à une souscription de tous les écoliers de la ville, car le poète était mort dans le dénuement le plus complet. Ce site est tout à côté de l'université du Maryland et il vaut une fortune. Pourtant, on le garde intact comme un endroit sacré, car c'est ainsi que se perpétue d'une génération à l'autre la vénération que suscitent les grandeurs du passé.

Un peu plus loin, dans la rue Greene, la maison qu'habitait Edgar Allan Poe de 1832 à 1835 a été transformée en musée ouvert au public. C'est là que le poète a écrit le plus pur de son oeuvre.

L'histoire des Américains n'est pas tellement longue, pas plus que la nôtre d'ailleurs, mais ils chérissent leur passé et ils savent le conserver comme un gage de l'avenir.

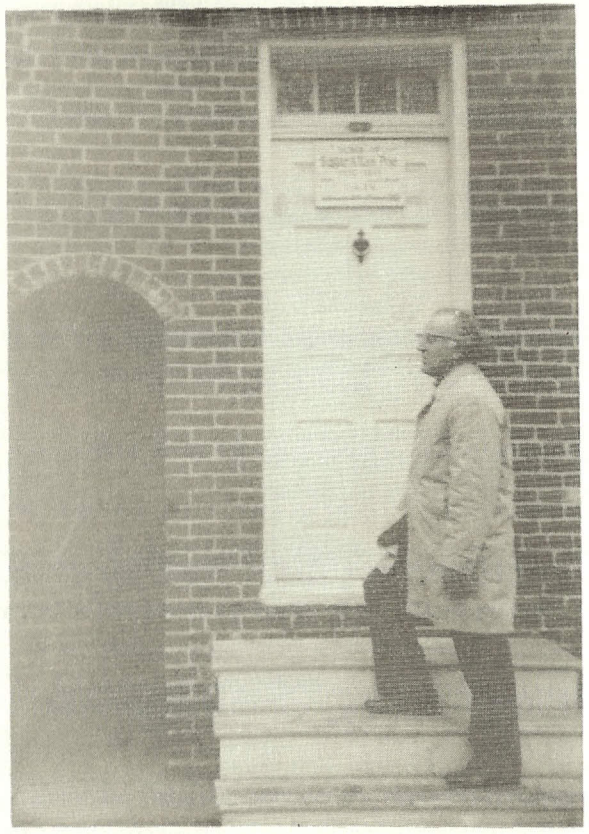
Quelle belle leçon pour nous!

Je pense aux pierres vétustes du Castillo de San Marcos à St. Augustine en Floride, aux forts Ticondéroga et Michillimakinac, à Gettysburg, aux anciennes plantations de la Louisianne, à toutes les plaques commémoratives et aux monuments historiques dont s'honorent les États-Unis. Les Américains ont le culte du passé et, ainsi, ils méritent toute notre admiration.

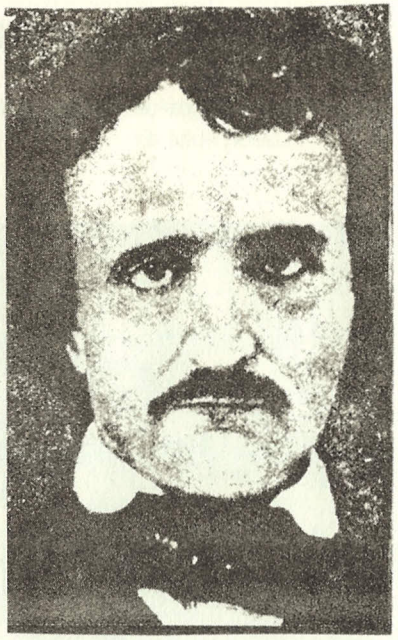
Si un peuple veut enrichir sa culture et survivre, il doit se pencher sur son passé. Nous n'avons pas poussé en une nuit comme des champignons. Pourquoi donc, Québécois, avons-nous perdu depuis l'école le sens et le respect de notre histoire?

C'est là un sujet à méditer.

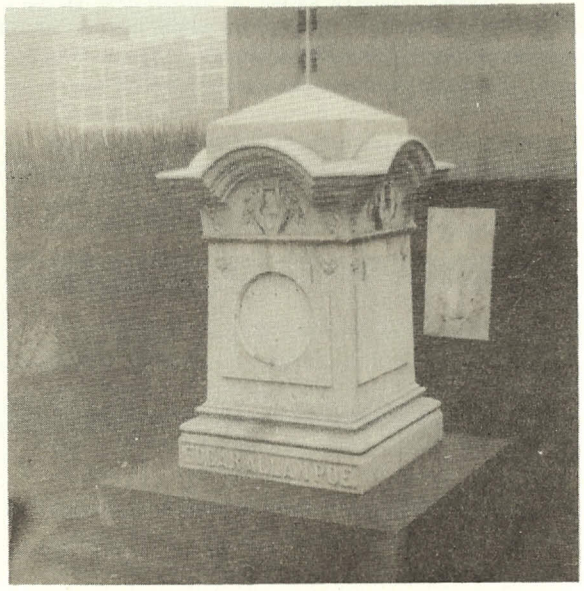
Jacques Pelletier



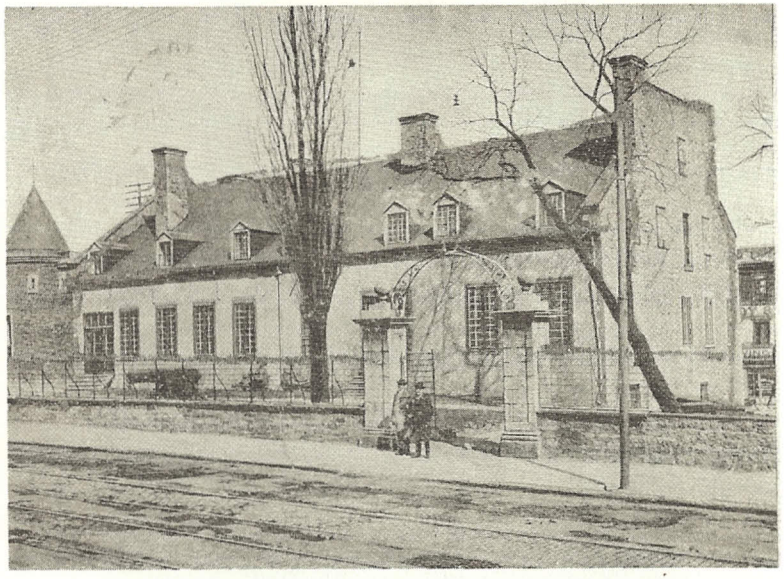
L'auteur du présent article devant la maison d'Edgar Allan Poe transformée en musée.



Edgar Allan Poe, 1809-1849.



Le monument d'Edgar Allan Poe.



Le Château de Ramezay en 1900.

LE DOSSIER DE LA PETITE HISTOIRE

Le Château de Ramezay, Antonio Pelletier et l'École littéraire de Montréal

Le samedi 4 septembre 1976, le journal *Le Droit* publiait la nouvelle suivante:

Fermeture temporaire du Château de Ramezay

Montréal (PC) -- Le Château de Ramezay fermera ses portes au public le 13 septembre prochain, pour ne les rouvrir qu'à la fin d'avril 1977. Selon le conservateur du musée, M. Joseph Versailles, cette fermeture temporaire a pour but de permettre, après une planification de plusieurs mois, un travail intensif de rénovation, de décoration et de réorganisation. L'objectif premier est de terminer les grands travaux de restauration entrepris en 1972. Enfin, le Château Ramezay aura la climatisation nécessaire à la conservation de tous les objets -- pour la plupart très rares et précieux -- qu'il contient.

Lors de sa réouverture, à la fin d'avril 1977, les visiteurs qui le connaissent déjà depuis longtemps noteront sans peine les importantes transformations qu'il aura subies. Au rez-de-chaussée, par exemple, les principales salles d'exposition seront réaménagées, décorées et meublées de façon à représenter visuellement les différents régimes politiques qu'a connus le Canada depuis la construction du Château Ramezay, en 1705, par Sieur Claude de Ramezay, gouverneur de Montréal, c'est-à-dire les régimes français, américain (1775-76) et anglais. On sait que l'une des caractéristiques exclusives du Château Ramezay, en tant que monument historique au Canada, c'est d'avoir été le siège du gouvernement pour les trois régimes, à des époques successives.

Afin de rappeler que sous le régime français, le Château Ramezay servit de quartier général à la Compagnie des Indes occidentales, l'une de ces salles évoquera cette période par sa décoration d'époque, notamment par ses magnifiques boiseries qui ont été obtenues et transportées du siège social de la Compagnie à Nantes, en France. Dans les caves on recontituera dans la mesure du possible l'habitat naturel et les conditions de vie des autochtones de l'Est du Canada, de même que celles des premiers colons du pays.

Bon an, mal an, depuis quelques années le Musée du Château Ramezay, administré depuis le début du siècle par une société sans but lucratif, la Société d'archéologie et de numismatique de Montréal, accueille en moyenne de 50,000 à 60,000 visiteurs. Cette année, en raison des Jeux olympiques, l'affluence a été plus élevée d'environ 10 pour cent.

A la suite de cette nouvelle, j'ai écrit le 7 septembre au Conservateur du Château de Ramezay, M. Joseph Versailles, pour lui rappeler le rôle important qu'a joué le Château de Ramezay dans la vie de l'École littéraire de Montréal.

Je vois dans *Le Droit* de samedi le 4 septembre que vous vous proposez de rénover le Château de Ramezay et de consacrer ainsi sa vocation historique.

Mon père, le Dr Antonio Pelletier, à propos duquel Jacques Gouin a fait paraître un livre aux Éditions du Jour récemment, a pris part aux réunions publiques de l'École littéraire de Montréal qui avaient lieu au Château de Ramezay au début des années 1900.

Il conviendrait, j'en suis sûr, de rappeler à l'occasion de cette rénovation du Château de Ramezau, au moyen d'une plaque commémorative ou autrement, le souvenir de l'École littéraire de Montréal qui a marqué un grand mouvement collectif de notre littérature québécoise.

J'espère que cette suggestion sera bien accueillie et je vous prie de croire, Monsieur, à l'expression de ma haute considération.

Une copie de cette lettre a été envoyée à tous les intéressés, y compris les journaux et les postes de radio et de télévision.

Le 21 septembre, M. Edgar Demers a fait paraître dans sa rubrique du journal *Le Droit* les commentaires suivants.

"D'UNE RIVE À L'AUTRE"

...Sur les bords du Saint-Laurent... Rénovations du Château de Ramezay dans la métropole... Le conservateur de cette ancienne résidence, Joseph Versailles, est le responsable (au nom pré-destiné) de ce projet... Le Hullois *Jacques Pelletier* a écrit à M. Versailles pour lui rappeler que les réunions de l'École littéraire de Montréal se tenaient au Château Ramezay, au début des années 1900 et qu'il serait bon de profiter de ces rénovations en plaçant une plaque commémorative en l'honneur de ce mouvement collectif littéraire... M. Pelletier sait

ce dont il parle... En effet, son père, le Dr Antonio Pelletier, à qui Jacques Gouin a consacré un livre publié aux Éditions du Jour, fit partie de l'École littéraire de Montréal, avant de venir s'établir à Hull...

A son tour, la Société historique de Montréal a fait parvenir, le 30 septembre, la lettre suivante à M. Versailles. Cette lettre est signée par la secrétaire, Mlle Gabrielle Carrière.

Le 7 septembre dernier, Monsieur Jacques Pelletier, membre de la Société historique de l'ouest du Québec, 133, rue Champlain, Hull, Qué., vous faisait parvenir une lettre vous priant, à l'occasion de la rénovation du Château de Ramezay, de rappeler, par une plaque commémorative ou autrement, le souvenir de l'École littéraire de Montréal qui y tenait ses réunions vers les années 1900.

Cette requête a été portée à l'attention de notre Conseil lors de sa dernière réunion le 27 septembre, et il a été proposé et accepté à l'unanimité d'appuyer la demande de Monsieur Pelletier. Nous croyons qu'il y aurait vraiment lieu de rappeler un tel souvenir, ce qui ajouterait encore à l'intérêt qu'offre votre musée pour tous les Québécois intéressés à l'histoire.

Nous espérons que vous voudrez bien prendre en considération la demande qui vous a été soumise.

Veuillez agréer, Monsieur, l'assurance de nos sentiments les meilleurs.

Voici le texte de l'entrevue que Gilles de Lalonde, animateur au poste de télévision communautaire C F V O, a accordée à Mme Huguette Pelletier le 5 octobre 1976 à l'émission *Outaouais aujourd'hui.*

Durée: 15 minutes

MONSIEUR GILLES DE LALONDE:
Bonsoir, Mesdames et Messieurs

L'Outaouais aujourd'hui reçoit Madame Huguette Tremblay Pelletier qui va évoquer pour nous le souvenir de son beau-père, un médecin remarquable et un homme de lettres qui appartenait à l'École littéraire de Montréal. Il s'agit du Dr Antonio Pelletier.

Hull a des fils qui sont illustres. Il y a Jean Dallaire en peinture. Il y en a d'autres dans différentes disciplines. Il y a le Dr Antonio Pelletier qui a joué un rôle très intéressant aussi à Hull. C'était, comme le dit la pochette, enfin la présentation du

livre, un médecin, un poète. Il a été, Mme Pelletier, de l'École littéraire de Montréal. Alors, c'est dire qu'il a peut-être vécu à Montréal un certain temps avant de s'installer à Hull.

MADAME HUGUETTE TREMBLAY PELLETIER: Bien oui, parce que la famille du Dr Pelletier, après avoir quitté Ste-Anne-de-la-Pérade, a habité à Montréal. Il faisait ses études de médecine à l'Université de Montréal. Alors c'est là que, comme passe-temps, il taquinait la poésie, la muse, comme on dit. Il écrivait des poèmes. Il faisait des vers. Et puis, en même temps, il était étudiant en médecine. Cela se trouvait au tout début de l'École littéraire en 1897.

G. DE L.: On voit ici une photographie du Dr Pelletier qui paraissait en première page de la revue *Asticou*, la revue de la Société historique de l'Ouest du Québec. Alors, c'est le Dr Pelletier qu'on a pu connaître à Hull.

MME. P.: C'est le Dr Pelletier qui était ici à Hull et qui, à cause de sa longue chevelure, se faisait appeler par les gens le Docteur aux grands cheveux, ou le Docteur français, parce qu'il avait étudié deux ans à Paris, dans les hôpitaux de Paris, où il s'était spécialisé. On l'appelait soit le docteur aux grands cheveux ou le Docteur français.

G. DE L.: Bon! C'était pour ne pas dire poète, probablement dans le temps. Il y a ici également une photo du premier ministre du Québec qui était son grand-oncle. Il s'agit de John Ross qui était le grand-oncle du Dr Antonio Pelletier et qui l'avait adopté en quelque sorte.

MME P.: Le Dr John Jones Ross n'avait pas d'enfant. Il avait donc pris le Dr Pelletier comme fils adoptif et il lui payait ses études, parce que la famille Pelletier n'était pas très à l'aise, je suppose. N'importe, le Dr Ross voulait s'occuper de ce garçon qui était très brillant. Par deux fois, il lui a payé des voyages en Europe, d'abord à l'occasion de la grande exposition universelle de 1900 et ensuite en 1902. Plus tard, le Dr Pelletier est allé à Paris avec sa femme et ses trois enfants pour se spécialiser.

G. DE L.: Parlant de la famille Ross, je pense qu'il reste très peu de choses au niveau du patrimoine national, des meubles ayant appartenu...

MME P.: Il y a toujours la demeure familiale à Ste-Anne-de-la Pérade qui est occupée par les demoiselles Marcotte, elles-mêmes filles de médecin. Elles ont conservé des meubles, une ancienne bibliothèque et le fauteuil que le Dr Ross occupait quand il était sénateur.

G. DE L.: Il y a une chose que tout le monde connaît, un

établissement que tout le monde connaît à Hull, c'est le café Henry Burger. Maintenant, on ne sait pas toujours que là était le bureau et la résidence du Dr Antonio Pelletier alors qu'il vivait à Hull. C'est une des résidences qu'il a occupées, je crois.

MME P.: La première résidence à Hull était située rue Victoria quand il a ouvert son premier bureau. Cette maison a été démolie. Ensuite, il a fait l'achat de la maison rue Laurier et il en a fait sa résidence et son bureau. Et puis, à sa mort, Mme Pelletier a vendu la maison. Mais, si vous entrez dans le restaurant Burger, il n'y a rien de changé. On a peut-être ajouté les cuisines en arrière, par nécessité. Mais l'intérieur n'est pas changé. On a gardé les mêmes murs et les mêmes divisions. On peut reconnaître où était le salon du docteur, sa salle d'attente, son bureau, et ainsi de suite. On a tout gardé.

G. DE L.: On a dit du Dr Pelletier qu'il est mort malheureusement très jeune, je pense, à l'âge de quarante ans...

MME P.: A l'âge de quarante ans. Il est né il y a déjà cent ans, le 7 juin, 1876. Il est mort très jeune, mais il s'est tellement dépensé à tous les points de vue. D'abord, il écrivait des vers, il faisait paraître des articles en prose, il prononçait des conférences, il était le médecin des pauvres.

G. DE L.: Oui, je pense qu'on l'a retenu aussi à Hull comme étant le médecin des pauvres.

MME P.: Il était le médecin des indigents à qui il dispensait des services gratuits. Il leur apportait tous les soins nécessaires. Il a été le médecin des Pères Oblats, le médecin des Servantes de Jésus-Marie. En passant, la vieille soeur Mechtilde, qui est morte à l'âge de cent deux ans, l'avait très bien connu. Elle se plaisait à venir chez nous et à raconter combien elle aimait le Dr Pelletier, comme il était bon. Ensuite, il s'occupait de conférences, comme je l'ai dit, de conférences médicales.

G. DE L.: Il a été un grand nationaliste. Il a présidé la Société St-Jean Baptiste.

MME P.: Il a été président de la Société St-Jean Baptiste et il a été le premier à organiser dans Hull les parades avec chars allégoriques.

G. DE L.: On avait fait une fête de la St-Jean sensationnelle.

MME P.: Sensationnelle! On avait remercié le Dr Pelletier dans les journaux pour son apport à la St-Jean Baptiste.

G. DE L.: Maintenant, il était aussi un assidu des soirées du Château de Ramezay que l'on voit ici. Le Château de Ramezay que l'on est en train de rénover. Je pense que le conservateur, M.

Versailles, a reçu une lettre de votre mari qui demande, à mon sens, une chose très sensée, très simple, très gentille. Ce serait d'évoquer le souvenir de l'École littéraire au Château de Ramezay, parce que l'École littéraire de Montréal s'est réunie là durant de très nombreuses années.

MME P.: Voici. L'École littéraire a connu trois époques. C'est le première époque qui nous intéresse, celle allant de 1897 à 1910, avec les premiers poètes, Émile Nelligan, Charles Gill, Jean Charbonneau...

G. DE L.: Emile Nelligan a été celui, je pense, qui a le plus tranché à travers toute cette École. C'était un grand poète national. On voit d'ailleurs les photos de quelques-uns des membres de l'École littéraire de Montréal et on reconnaîtra M. Pelletier ici. Alors, ce que l'on souhaite c'est d'avoir une plaque à l'intérieur du Château de Ramezay.

MME P.: En effet. A l'occasion d'une visite dans le vieux Montréal, mon mari et moi étions très intéressés de voir si l'on signalait l'École littéraire qui tenait ses réunions tous les vendredis soirs au Château de Ramezay. Nous avons été très déçus de constater qu'il n'y avait que des médailles, des sabres, et le reste. On avait développé le côté plutôt militaire des premiers temps de la colonie.

G. DE L.: On ne parlait pas de l'École littéraire.

MME P.: Absolument pas! Alors, il me semble que si l'on visite le vieux Montréal, on veut retrouver les vestiges des débuts de la colonie de Ville-Marie, mais aussi le côté littéraire, le côté littérature, qui a quand même marqué une époque de notre littérature canadienne. Parmi ces jeunes poètes qui se réunissaient à l'École littéraire, au Château de Ramezay, il est sorti de grands noms, comme Émile Nelligan, Albert Lozeau, Charles Gill, E.-Z. Massicotte...

G. DE L.: Le Dr Pelletier.

MME P.: Le Dr Pelletier avait été un des premiers membres...

G. DE L.: Henry Desjardins, je pense, qui avait lancé Antonio Pelletier...

MME P.: Oui, il l'avait parrainé. Quand le Dr Pelletier a présenté son premier poème, c'était un acrostiche. A cette époque-là, l'acrostiche était très en vogue, mais il n'a pas été accepté, parce qu'on était assez sévère quand même. Un an après, Henry Desjardins a présenté un deuxième poème d'Antonio Pelletier et, cette fois-là, on l'a accepté. Il est entré à l'École littéraire en février et on dit qu'il était très assidu aux réunions. Il n'en manquait jamais. Enfin, on faisait une

première séance publique. On invitait le public au Château de Ramezay pour entendre ces jeunes poètes qui apportaient leurs oeuvres et qui y mettaient tout leur coeur. Il y a eu tellement de monde à cette séance qu'on a décidé de faire les séances publiques au Monument national. On dit que les belles dames, en robes d'époque, en crinoline et tout çà, se plaisaient à écouter les 44 poèmes que les jeunes avaient récités.

G. DE L.: Il est intéressant d'entendre ça. Quand il y a eu une grande vogue, à un moment donné, des nuits de la poésie, on se demandait si ce n'était pas un phénomène nouveau au Québec.

MME P.: Non! Cela avait déjà existé.

G. DE L.: Tout cela date d'une bonne soixantaine d'années.

MME P.: Certainement! C'était peut-être en 1899 ou 1900. On l'avait fait. On continuait par après à faire les soirées au Monument national parce qu'il y avait trop de monde. Le Monument national était assez grand pour recevoir toutes ces dames.

G. DE L.: Le Dr Pelletier a publié *Coeurs et homme de coeur*, c'est bien ça. Il avait publié quelques poèmes dans le livre que vous avez en main.

MME P.: Oui. C'est le livre des *Soirées du Château de Ramezay*. On peut voir ici la signature du Dr Pelletier, qui était alors étudiant en médecine. Le livre est daté de 1899. Il y a quelques poèmes du Dr Pelletier dans ce livre.

G. DE L.: Il y a eu aussi ce livre publié par Jacques Gouin sur la vie et l'oeuvre de votre beau-père. Il y a également votre mari, Jacques Pelletier, qui a beaucoup d'inédit à la maison.

MME P.: Nous avons la bibliothèque complète du Dr Pelletier. Quand il était revenu de Paris, le Dr Pelletier avait rapporté ces livres de là-bas. Ensuite, il en avait d'autres du Canada, d'ici, de Montréal et ainsi de suite. Nous avons d'anciens livres.

G. DE L.: Je pense aussi qu'il tenait son journal qui n'aurait pas encore été publié. Il y aurait aussi des poésies qui n'auraient pas été publiées.

MME P.: Il y a eu un doute pendant un certain temps. C'est que vers les années 1900, il y avait la vogue des pseudonymes. A un certain moment, le Dr Pelletier aurait écrit sous le pseudonyme de "Paul Hyssons". En poursuivant les recherches pour savoir qui était "Paul Hyssons", vous avons découvert qu'en 1926, il y en avait un autre qui prenait le même pseudonyme. Est-ce qu'il était un élève du Dr Pelletier, puisqu'on dit que le Dr Pelletier aidait beaucoup les jeunes. Alors, était-il un de ses élèves? Est-ce

que c'était un pseudonyme collectif? Nous n'en savons rien. Mais mon mari, qui est un grand chercheur, a réuni tous ces poèmes. D'Abord, nous les avons trouvés dans les journaux du temps, *La Presse, La Patrie, Le Samedi.* Nous les avons cherchés tout près d'un an au Centre de recherches de l'Université d'Ottawa. Soit dit en passant, c'est un des centres les mieux équipés, qui possède le plus de microfilms de tous nos anciens journaux. C'est très bien organisé.

G. DE L.: M. Wyczynski fait un travail extraordinaire.

MME P.: C'est ça. Nous sommes allés aussi aux Archives nationales, à la Bibliothèque municipale de Montréal. Nous avons parcouru les anciens *Samedi. La Presse* à la Bibliothèque nationale est dans de grands volumes et les feuilles s'effritent tant le papier est sec. J'ai fait toutes ces recherches avec mon mari. C'est ainsi que nous avons retrouvé les écrits de "Paul Hyssons".

G. DE L.: Alors, il serait souhaitable que l'on trouve éditeur maintenant.

MME P.: Il y a déjà un manuscrit.

G. DE L.: Alors, tout est prêt.

MME P.: Ici, vous avez "Qui est Paul Hyssons?" Alors, voyez-vous...

G. DE L.: C'est comme ça qu'il l'écrivait. D'accord!

MME P.: C'est ma plus jeune, ma cadette, qui a fait les illustrations pour le manuscrit. Et ce sera peut-être un complément au livre d'Antonio Pelletier.

G. DE L.: Il faut trouver, je pense, un éditeur, et trouver les bonnes grâces de M. Versailles, conservateur du Château de Ramezay...

MME P.: Je l'espère!

G. DE L.: ...Pour que cette plaque soit installée.

MME P.: J'espère qu'il ne sera pas froissé par la lettre que nous lui avons envoyée. Mais c'est seulement pour lui rappeler peut-être que nous aimerions avoir une plaque commémorant l'École littéraire de Montréal.

G. DE L.: Merci, Mme Huguette Tremblay Pelletier.

* * *

Enfin, voici la réponse reçue le 27 octobre 1976 de M. Robert Prud'homme, le Coordonnateur à la réorganisation du musée:

> Nous accusons réception, par la présente, de votre lettre du 30 septembre, portant sur l'apposition d'une plaque commémorant les séances de l'École littéraire de Montréal au Château Ramezay.
>
> Nous vous remercions de l'intérêt que vous portez au programme de restauration du Musée du Château Ramezay, et nous vous prions de croire que votre demande sera prise en considération par le Conseil de la Société d'Archéologie et de Numismatique de Montréal.
>
> Je vous prie de recevoir l'assurance de nos salutations distinquées.

A cette lettre, j'ai répondu ainsi:

> J'ai bien reçu votre lettre du 27 octobre et je vous en remercie.
>
> Vous trouverez ci-joint le texte d'une entrevue diffusée le 5 octobre à l'émission *Outaouais aujourd'hui* du poste de télévision C F V O à Hull. A la lecture de ce texte, vous comprendrez tout l'intérêt que nous portons ici au Château de Ramezay et à l'École littéraire de Montréal.
>
> Veuillez croire, cher Monsieur Prud'homme, à l'expression de mon entier dévouement.

Il importe maintenant que la Société historique de l'ouest du Québec ne faillisse pas au mouvement qui a été lancé. Que, de concert avec les autres Sociétés d'histoire et toutes les bonnes volontés, elle mène cette entreprise à bonne fin pour que les générations à venir se souviennent de l'École littéraire de Montréal qui, à un moment précis de l'histoire du Québec, a incarné toutes les aspirations françaises d'un peuple.

C'est là une appréciation historique et littéraire qu'il faut concrétiser. Ce qui compte à présent c'est la persévérance, et comme disent aujourd'hui les Cajuns en Louisiane: "Lâche pas la patate"!

Il y aura une suite, je l'espère, au DOSSIER DE LA PETITE HISTOIRE.

Jacques Pelletier

Sainte-Marie-des-Hurons et l'église du sanctuaire des Saints Martyrs Canadiens.

LA MISSION SAINTE-MARIE-DES-HURONS

J'ai visité au pays des Hurons l'ancienne mission Sainte-Marie fondée en 1639 par les Pères de la Compagnie de Jésus à Midland, ce "lieu situé au milieu du pays" [1]. Toute cette région de la baie Georgienne a été évangélisée à partir de "Kébec" par des missionnaires venus de France, mais à la suite des incursions meurtrières des Iroquois, la mission Sainte-Marie a été abandonnée et détruite par le feu [2].

Mon ancêtre Jean Pelletier, fils de Guillaume, le premier Pelletier à venir en Nouvelle-France, a été un "donné" des Jésuites à Sainte-Marie-des-Hurons en 1646[3], trois ans avant la destruction du fort en 1649.

Admirablement reconstruite à coup de millions par le gouvernement de l'Ontario, Sainte-Marie présente tout l'intérêt de la civilisation du XVIIe siècle apportée en Huronie au prix de sacrifices incroyables par les premiers martyrs canadiens, entre autres Jean de Bréboeuf, Isaac Jogues et Gabriel Lalement. C'est toute l'ancienne France qui revit sous nos yeux avec sa culture propre et sa foi merveilleuse.

Aujourd'hui pourtant, on n'y retrouve plus un mot de français. On pourrait se croire en pays étranger.

Il en va de même du sanctuaire vétuste dans la montagne, qui est desservi par des prêtres anglophones, et du village huron où les Ojiboués ou Chippeoués venus des États-Unis ont remplacé les Hurons[4] exterminés par les Iroquois.

Est-il besoin de rappeler que cette immense contrée était entièrement française autrefois?

Jacques Pelletier

---

1 Relations des Jésuite, Tome 2, 1640, p. 63.

2 Idem, Tome 4, 1649, p. 30.

3 Pelletier, Maurice, s.j., *Guillaume Pelletier, 1598-1657, et son fils Jean; histoire et généalogie.* Montréal, Société généalogique, 1976. (Tiré-à-part des *Mémoires de la Société Généalogique Canadienne Française,* vol. XXVI, N° 4, 1975.)

4 Les Français les appelaient aussi les Sauteux, c'est-à-dire les peuples du Sault-Sainte-Marie. *Dictionnaire biographique du Canada,* vol. 1, P.16.

COMPTES RENDUS

DEUX OUVRAGES DE JACQUES GOUIN

Au début du siècle, à la question: "Existe-t-il une littérature canadienne-française?" l'immense majorité des spécialistes et des amateurs répondaient par la négative. "Notre vieille ferblanterie nationale": tel fut, sur nos pauvres lettres, le verdict cruel, dans les années '30, du plus brillant de nos journalistes canadiens-français: Olivar Asselin.

A la fin des années '50, je terminais mon travail, en neuf volumes, sur nos *Lettres canadiennes d'autrefois*. Mon cher ami, Louvigny de Montigny, éminent littérateur, critique averti et taquin à ses heures, me présenta à un conférencier de France de la façon que voici: "Monsieur, je vous présente Marion, auteur de neuf gros bouquins sur la littérature canadienne-française... qui n'existe pas!"

Aujourd'hui ces plaisanteries ne sont plus de saison. Quantitativement et qualitativement notre littérature existe. Une multitude d'écrivains en herbe font gémir nos presses. Quantité de pseudo-poètes s'évertuent à offrir à un public rebelle, et pour cause, des opuscules légers par le poids, mais lourds et repoussants par les divagations et les incongruités qui s'y rencontrent. Nos romanciers, même les pires, font florès. Par contre, il s'en trouve quelques-uns --*"rari nantes in gurgite vasto"* -- qui servent avec patience, courage et dignité Sa Majesté la langue française et obtiennent audience auprès d'un public choisi. Tel est bien le cas, si je ne m'abuse, d'un authentique écrivain, québécois de naissance, mais outaouais d'adoption: Jacques Gouin.

* * *

Retraité de la fonction publique fédérale depuis moins de deux ans, Jacques Gouin consacre désormais tous ses loisirs à la recherche historique et à la publication d'ouvrages qui le classent parmi les hommes de lettres les plus écoutés du Canada français. En font foi ses deux derniers livres: *Antonio Pelletier, la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu, 1876-1917; Lettres de guerre d'un Québécois.*

Le premier ouvrage s'adresse tout particulièrement à ceux qui s'intéressent à l'École littéraire de Montréal. Antonio Pelletier, poète méconnu: telle est hélas! la triste vérité. Moi qui ai publié *La Bataille romantique au Canada français* et plusieurs chapitres sur Louis Fréchette, porte-parole du Romantisme canadien-français au XIXième siècle, je dois avouer, à ma courte honte, que j'ignorais et le nom et l'oeuvre de ce romantique attardé, poète de seconde zone sans doute, qui toutefois ne méritait en aucune façon le silence total dans lequel s'enlisait, depuis plus d'un demi-siècle, son modeste recueil de poésies. Paul Wyczynski, dynamique et fécond titulaire de recherche à l'Université d'Ottawa, n'a pas voulu laisser passer inaperçue la parution de l'ouvrage, puisqu'il l'a enrichi d'une préface au cours de laquelle il félicite Jacques Gouin d'avoir assigné à Antonio Pelletier "une place dans le renouveau littéraire du début de notre siècle".

La conception que Pelletier se faisait de la poésie n'est plus la nôtre, hélas! Je dis bien hélas! Sa poétique, en somme très honnête et très simple, paraîtra puérile aux amants de singularités, d'acrobaties dans le vide, d'obscurité totale.

Entendons-nous bien.

En poésie comme en peinture, une certaine obscurité s'impose. Il est normal que, dans un tableau, les ombres fassent ressortir les couleurs. De la même façon, un poète tirera d'admirables effets par l'utilisation du clair-obscur, c'est-à-dire d'un mélange, savamment ménagé, d'ombre et de clarté. Encore faut-il de la mesure en toute chose. S'il dépasse cette mesure, le poète comme le peintre faillira à son devoir et aboutira à des absurdités. En contemplant un tableau uniformément et intégralement noir, un pseudo-peintre pourrait dire à ses élèves: "Voici mon chef-d'oeuvre! Il représente des nègres debout dans une mine de charbon pendant une panne d'électricité!"

Trop souvent notre prétendue poésie moderne nous met en présence de vagissements primitifs, de mots enfilés sans discernement à la queue-leu-leu, tant bien que mal et plutôt mal que bien. Or qu'est-ce qu'un mot sinon un son ou un groupe de sons servant à désigner un être, une idée, une sensation? Il y a donc lieu de se demander quelles idées, quels sentiments, quelles opinions l'auteur a voulu propager en rédigeant ses propos. Bref, après la lecture de tant de lignes qui se veulent poétiques, un essai d'explication littéraire n'aurait rien de messéant.

Un jour, José-Maria de Heredia rencontra Stéphane Mallarmé qui venait de publier un sonnet profondément obscur. Le grand poète parnassien s'empressa de dire à son confrère comment il avait interprété ce sonnet:

--"Non, cher ami, répondit Stéphane Mallarmé, ce n'est pas du tout ce que j'avais pensé dire; mais votre sens est préférable et c'est celui-là que désormais j'adopterai."

A n'en pas douter, Stéphane Mallarmé aimait la plaisanterie!

Aujourd'hui, en France comme au Canada, quantité de poétereaux se plaignent de n'être pas lus. Ils n'ont qu'à faire leur *mea culpa,* leur *mea maxima culpa*, eux qui, sans vergogne aucune, semblent se moquer du lecteur. Chez eux, quel vocabulaire démentiel! Quelle anarchie du langage! Quelle exaltation de l'écriture automatique et invertébrée. Au vrai, quelle immense fumisterie!

Ceux qui n'hésitent pas à appeler un chat un chat et Rollet un fripon doivent, en une pareille conjoncture, admettre que ces phrases vides de tout sens constituent un acheminement vers la barbarie. Qu'est-ce que la civilisation sinon un lent dégagement de la barbarie? Il ne faut jamais confondre modernité et monstruosité. Il ne faut jamais s'imaginer que tout changement est un progrès. Dans la très grande majorité des cas, la poésie d'aujourd'hui ne tient aucun compte des lois immanentes de l'intelligence et du coeur de l'homme. Elle bafoue des règles qui ne sont ni vieilles ni jeunes, des règles qui sont tout simplement immortelles. Elle aussi, hélas! veut retourner aux sources et prendre pour modèle l'homme des cavernes. Elle adore le baragouinage, le bégaiement, le balbutiement. Le balbutiement d'un enfant nous enchante, mais celui d'un adulte ou d'un vieillard est pénible. Après vingt siècles de civilisation, pourquoi opérer un retour aux balbutiements primitifs?

Cette pseudo-poésie dans laquelle, sur les bords du Saint-Laurent comme sur ceux de la Seine, s'engluent et s'enlisent un trop grand nombre de poètes en apprentissage, on ne la trouve pas, Dieu merci, dans les poèmes d'Antonio Pelletier. Temps heureux où ni à Montréal, ni à Québec, ni même à Hull un divorce s'était produit entre la poésie contemporaine et le grand public aujourd'hui effaré par la médiocrité, la bizarrerie, l'absurdité de ce que certains essayent de lui faire prendre pour des poèmes.

Les poésies d'Antonio Pelletier comportent plus de défauts que de qualités. Sans doute est-il difficile de ne pas s'impatienter quelquefois devant les lacunes et les maladresses du versificateur. Ses strophes étriquées, ses vers souvent entachés de rhétorique, ses thèmes d'un autre âge le rendent peu sympathique à des adolescents aujourd'hui épris de spontanéité, de liberté et de fantaisies typographiques. Au début du siècle, les excès d'une virtuosité sans motif et sans valeur esthétique n'avaient pas encore empoisonné les sources de la poésie véritable où s'abreuvaient avec la même avidité, sinon avec le même profit, spécialistes et profanes.

Antonio Pelletier n'a pas méconnu ces sources. Disons à sa décharge que les êtres et les choses qu'il évoque quelquefois gauchement apparaissent dans leur premier matin, au printemps de la poésie canadienne-française tout imprégnée de jeunesse, d'optimisme et d'espoir. Ils me plaisent en dépit de nombreuses insuffisances du dessin, de l'expression et du rythme.

Le caractère de la grande beauté, a dit Goethe, c'est de tendre à la cime de la nature humaine et de ne tenir aux lieux et aux temps que par la racine. Mistral a résumé cette pensée dans une formule concrète: sur la terre des ancêtres, il faut bâtir aussi haut que possible.

Aux temps héroïques où, dans le domaine littéraire, l'ignorance et l'indifférence finissaient presque toujours, au Canada français, par avoir raison des intelligences les plus lucides et des volontés les plus vaillantes, Antonio Pelletier a élevé, de peine et de misère, sur les bords de l'Outaouais, une toute petite cabane; il a construit sur pilotis une fragile habitation pour y

abriter les rêves et les illusions de ses vingt ans. Il n'a pas bâti très haut; mais les pilotis plongent dans la terre ancestrale.

* * *

Antonio Pelletier, sa vie, son oeuvre; Lettres de guerre d'un Québécois: entre ces deux ouvrages, que Jacques Gouin publia coup sur coup, nul commun dénominateur. Ils relèvent de deux genres bien différents. Ils attestent donc une grande variété de style de l'auteur.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, exactement en juillet 1942, Jacques Gouin s'enrôla volontairement dans l'Armée canadienne. Sa carrière militaire comprend trois périodes: au Canada, de juillet 1942 à mars 1943; au Royaume-Uni, d'avril 1943 à juillet 1944; dans l'Europe continentale (France, Belgique, Hollande, Allemagne), de juillet 1944 à septembre 1945. Quelques mois avant son départ du pays, il contracta mariage. Comme on le pense bien, son séjour par delà l'Atlantique sera tout tissé de lettres qu'il adressa à une épouse aimante et fidèle ainsi qu'à sa mère et à quelques autres membres de sa famille. La plupart de ces lettres, réunies en un volume de plus de 300 pages, constituent un ouvrage comme il ne s'en trouve pas dans l'histoire militaire du Canada français.

Ces lettres n'ont aucune prétention littéraire. Trève de littérature, au sens péjoratif du terme, en présence des hordes hiltériennes. Nullement destinées tout d'abord à la publication, ces pages sont rédigées en un excellent style de conversation avec une simplicité et une vérité humaine qui placent Jacques Gouin parmi les bons narrateurs de sa génération.

Dans cet ouvrage, l'auteur a accompli deux tours de force.

Dès le moment où il monta à bord du *Queen Elizabeth*, en mars 1943, et pendant son séjour dans la Grande-Bretagne et en Europe, le futur officier de l'artillerie canadienne fut soumis, comme d'ailleurs tous ses compagnons, à la censure toujours sévère en temps de guerre. Défense formelle lui était faite de fournir, dans ses lettres, trop de précisions.

Ces paragraphes fourmillent d'aveux comme ceux-ci: "J'aurais des choses bien intéressantes à te décrire. Malheureusement les détails sont très utiles à l'ennemi et les périscopes en sont très friands"; "pour éviter les ciseaux de la censure, il faut se borner à bien peu de chose"; "tous les câblogrammes sont par code, donc ce sont des phrases toutes faites d'avance coïncidant avec un numéro quelconque."

L'auteur devait donc s'en tenir à des généralités. Il s'informe continuellement de la santé de son épouse et des siens. L'ennui le ronge, surtout en Angleterre où nul événement majeur ne vient rompre la monotonie de l'existence. En de trop rares occasions, il brosse, comme à la dérobée, de petits tableaux de la campagne anglaise si pittoresque. Ces pages foisonnent -- il le faut bien -- de banalités et de faits divers dont le censeur n'a cure. "Liberté, liberté chérie": il faut l'oublier pendant la guerre surtout quand on est écrivain. Ici comment ne pas songer à Figaro, dans l'immortel

Barbier de Séville de Beaumarchais: "Pourvu que je ne parle ni de l'autorité, ni du culte, ni de la politique, ni de la morale, ni des gens en place, ni des corps en crédit, ni de l'opéra, ni des autres spectacles, ni des personnes qui tiennent à quelque chose, je puis tout imprimer librement sous la direction néanmoins de deux ou trois censeurs!"

Autre tour de force, celui-là d'ordre non pas matériel, mais spirituel.

"De la peste, de la famine et de la guerre, délivrez-nous Seigneur": on n'a pas encore oublié l'une des invocations de la litanie des Saints. Car la guerre a toujours été et demeure l'un des grands maux qui affligent l'humanité. Si elle suscite pour plusieurs des actions d'éclat et devient ainsi une école de grandeur et d'héroïsme, elle occasionne trop souvent des débordements massifs qui violent les principes élémentaires de la morale. Être authentiquement chrétien et catholique, en de pareils milieux, présuppose une volonté de fer, une vigilance de tous les instants, bref une foi solide.

Cette volonté, cette vigilance, cette foi n'ont pas fait défaut à Jacques Gouin, au cours de ces années terribles. Avec quelle satisfaction et avec quelle admiration ai-je lu, dans ces *Lettres de guerre*, des phrases comme celles-ci "Ce matin j'ai vu l'aumônier et lui ai fait une confession générale; j'irai communier ce soir à 5 heures" (p.36); "J'ai tout réglé mes comptes avec le prêtre et cela m'a bien aidé. Je me sens léger et plein d'enthousiasme" (p.38); "Nous avons un aumônier catholique franco-américain ici avec qui j'ai eu un entretien, lors de mon arrivée. C'est la simplicité et la bonté mêmes" (p.58); "Je viens justement de donner mon nom à l'aumônier pour faire une heure d'adoration le jeudi saint au soir" (p. 68).

Voilà qui console de tant d'ouvrages canadiens-français, rédigés par des jeunes et des moins jeunes, où se donnent rendez-vous dévergondages et turpitudes de toutes les espèces. De la Littérature, ces livres-là? Quelle méprise! C'est de la pornographie et de la scatologie! C'est la honte de notre époque! Et nos critiques, laïques ou religieux, qui leur accordent un accueil mi-figue, mi-raisin, au lieu de les dénoncer avec énergie, se dérobent à leur devoir en faisant indirectement de la réclame pour ces immondices.

* * *

Plus d'une fois, au cours de ces trois cents et quelques pages, Jacques Gouin clabaude contre les nationalistes en général — et Jean Drapeau en particulier — contre tous ces "nationaleux" opposés non pas au volontariat, mais à la conscription pour service outre-mer. Question qui a fait couler beaucoup d'encre depuis plus de deux cents ans. Il faut en faire rapidement l'historique avant d'établir le bien-fondé ou l'inanité de l'affirmation de l'auteur.

En 1885, sir John A. Macdonald rejeta l'invitation, émanant de Londres, d'envoyer un contingent canadien pour venir en aide aux Britanniques empêtrés dans le Soudan. La raison? Le premier ministre du

Canada refusa carrément "to get Gladstone and Company out of the hole they have plunged themselves into by their own imbecility". On cueille le précieux renseignement à la page 64 de *Political Ideas of John A. Macdonald* de Peter Waite de même qu'à la page 121 de *Canada in Peace and War* de Chester Martin.

En 1899, l'Angleterre déclara la guerre à l'Afrique du Sud. Guerre qui souleva l'indignation de toutes les grandes Puissances, y compris les États-Unis. C'est du moins l'avis de l'un des meilleurs historiens anglo-canadiens: Arthur Lower (*Colony to Nation*, p. 447). N'empêche que le colonel Sam Hughes, grand mamamouchi des Orangistes en Ontario, réclama à cor et à cri une intervention officielle du Canada dans cette expédition contre les Boers. Mais ici passons la plume à celui qui n'est rien moins qu'un ancien gouverneur général du Canada, lord Tweedsmuir, mieux connu comme écrivain sous le nom de John Buchan. Dans son ouvrage intitulé *Lord Minto*, aux pages 82 et 83, il écrit: "Laurier yielded to pressure...*La Presse* expressed the fundamental French-Canadian attitude toward foreign wars...: We French Canadians belong to one country, Canada; but the English Canadians belong to two countries, one here and one across the sea".

On a bien remarqué la phrase principale du paragraphe: "L'attitude *fondamentale* du Canada français à l'égard des guerres étrangères".

Dans ses *Mémoires*, à la page 70, le sénateur Raoul Dandurand est plus explicite: "Je dis à Laurier toute ma rancoeur qui s'aggravait de ce que nous participons à un assaut criminel contre deux petites républiques qui avaient droit à leur indépendance."

Lors de la première guerre mondiale, la députation canadienne-française, sous la direction de sir Wilfrid Laurier, chef de l'Opposition à Ottawa, s'opposa quasi unanimement à la conscription pour service outre-mer.

Au cours de la deuxième guerre mondiale, Ernest Lapointe, bras droit du premier ministre Mackenzie King, se proclama le rempart du Canada français contre la conscription. Porte-parole de son peuple, il accepta de participer librement à la guerre. "Lapointe affirmed that no government could live if it attempted to resist an overseas expeditionary force... If unity would be shattered by neutrality, it would be shattered as completely by the other extreme of conscription for overseas service. That, French Canadians would never accept." Ces lignes révélatrices, on peut les lire à la page 36 d'un ouvrage de Bruce Hutchison: *The Incredible Canadian.*

Et l'historien anglo-canadien d'ajouter: "Power was silent that day. He would answer in due time with honor".

En effet, quand fut adoptée la loi de conscription pour service outre-mer, Chubby Power, ministre représentant d'une circonscription québécoise, remit sa démission à Mackenzie King.

Le populaire "Chubby" n'avait pas pris à la légère l'engagement

solennel de son ami Ernest Lapointe: "Lapointe offered a pledge before the whole country that though he and his colleagues from Quebec would support the war effort... under no consideration whatsoever would they remain in or support any government that imposed conscription for overseas service. The pledge was made by Lapointe on behalf of all ministers from Quebec including myself."

Qui est ce *myself ?* Chubby Power lui-même! Car *The Memoirs of Chubby Power* furent publiées à Toronto en 1966. La page 42 de l'ouvrage reproduit cette déclaration non équivoque.

Comme quoi le destin des peuples n'est pas écrit dans les astres, puisque ce sont les peuples eux-mêmes qui forgent leur destin. Depuis près d'un siècle, le Canada français s'est toujours opposé à la conscription pour service outre-mer.

* * *

Maintenant le mot de la fin.

Dans le troisième paragraphe de son *Introduction*, Jacques Gouin donne un loyal avertissement au lecteur. S'il s'est engagé volontairement dans l'Armée canadienne, ce fut "non pas tant par ferveur patriotique que par goût de l'aventure." Deux lignes plus loin, il se hâte d'atténuer ainsi cette assertion: "le sentiment de participer à une espèce de croisade contre l'hitlérisme ne fut pas tout à fait étranger à ma décision."

Or Chubby Power s'enrôla, lui aussi, dans l'Armée canadienne, mais en 1914. Pour quel motif? Ouvrons encore une fois ses Mémoires à la page 42: "Certainly I was not moved by any patriotic desire to serve King and Country. I was not interested in the fate of the British Empire. I had no conviction that my action in taking up arms would be of any service to Canada. I did not hate the Kaiser; I thought the Germans, by and large, no better of no worse than Englishmen... I can only put this down to a desire for excitement and adverture."

Bref, le goût de l'aventure a joué un rôle important dans l'enrôlement de Chubby Power, ministre prestigieux de Mackenzie King, et de Jacques Gouin. Aujourd'hui directeur littéraire de l'Institut Canadien-Français d'Ottawa, Jacques Gouin ne fut donc pas alors en trop vilaine compagnie.

Séraphin Marion

CHRONIQUE DE LA S.H.O.Q.

Depuis septembre et au cours de l'automne, la vie de notre société a été marquée par trois principaux événements.

En collaboration avec la Société de généalogie Ottawa-Hull nous avons organisé un voyage historique en autobus: "SUR LES TRACES DE CHAMPLAIN". Mlle Georgette Lamoureux pilotait notre groupe avec enthousiasme et compétence. Nous sommes partis d'Ottawa, en longeant la rivière des Outaouais du côté sud, notant au passage les lieux historiques, notamment le lieu de la découverte de l'astrolabe de Champlain. Rendus à Pembroke, nous avons visité le musée de l'endroit. Tous les objets qui s'y trouvent ont piqué au vif notre curiosité. Heureuse petite ville qui possède un tel musée!

Après un excellent dîner, nous avons pris le chemin du retour en traversant la rivière des Outaouais pour admirer au passage cette voie des pionniers. A Fort-Coulonge, nous avons visité le village mais surtout nous avons pu inspecter de l'oeil cet ancien poste de traite de fourrures tant sous le régime français que sous le régime anglais et ce qu'il en reste. Tous ont semblé très heureux de ce magnifique voyage.

La S.H.O.Q. a également offert à ses membres une conférence-diaporama par M. Jean Cimon, urbaniste, de l'Université du Québec à Hull; le titre: LE MANOIR PAPINEAU ET SON ENVIRONNEMENT NATUREL. Ce fut vraiment magnifique. Ces images ainsi que le texte lu nous ont plongés en plein romantisme canadien au XIXe siècle. Tous ont souhaité conserver intact un lieu si coloré et si évocateur de pensées historiques. Notre société remercie chaleureusement M. Jean Cimon pour sa magnifique présentation.

La S.H.O.Q. a aménagé son secrétariat, rue Notre-Dame à Hull dans l'Université du Québec, grâce à la bienveillance des autorités et notamment de son directeur, M. Jean Messier. Nous en sommes des plus enchantés. Cet édifice est l'ancien presbytère Notre-Dame de Hull; c'est un haut lieu historique de la région. Nous pourrons ainsi nous réunir et conserver nos documents en toute sécurité. Un merci chaleureux à M. Jean Messier.

Le président de la S.H.O.Q.
Louis-Marie Bourgoin

Droits réservés par la Société historique de l'ouest du Québec
Dépôt légal, 1er trimestre 1976. Bibliothèque nationale du Québec, Bibliothèque nationale du Canada.

Publications de la Société historique de l'ouest du Québec et de ses membres:

Asticou, Cahiers nos 1 et 2: épuisés;
Asticou, Cahiers nos 3-8: 0.25 chacun.
Asticou, Cahier no 9: 0.50.
Asticou, Cahier double nos 10-11: $1.50.
"La presse québécoise et hulloise d'expression française".
Asticou, Cahier no 12: $2.00. "Buckingham 1906".
Asticou, Cahier no 13: $2.00
Asticou, Cahier no 14: $2.00
Asticou, Cahier no 15: $1.50
Asticou, Cahier no 16: $1.50
Asticou, Cahier no 17: $1.50

Edgar Boutet, *85 ans de théâtre à Hull:* $1.50.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome I, les Éditions Gauvin, Hull, 1971, 165 p.: $2.75.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome II, Les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 90 p.: $3.50.

Edgar Boutet, *Le Bon vieux temps à Hull,* Tome III, les Éditions Gauvin, Hull, 1975, 76 p.: $3.50.

Suzanne Lafremière, *Henry Desjardins: l'homme et l'oeuvre,* Hull, Éditions Asticou, 1975, 145 p.: $5.00.

Guillaume Dunn, *Les Forts de l'Outaouais,* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 168 p.: $4.95.

Jacques Gouin, *Antonio Pelletier: la vie et l'oeuvre d'un médecin et poète méconnu (1876-1917),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 202 p.: $7.95.

Jacques Gouin, *Lettres de guerre d'un Québécois (1942-1945),* Montréal, Éditions du Jour, 1975, 343 p.: $9.95.

Nota: Toutes ces publications sont en vente au siège social de la S.H.O.Q. et dans toutes les bonnes librairies.